

## Chapitre 16 - Golgotha :

### Les noces par la mort



Je dois vous quitter, nous a dit Simon, pour entreprendre auprès du procureur une démarche aussi nécessaire que douloureuse. Vous savez sans doute que les familiers des suppliciés n'ont pas le droit de récupérer leur corps pour l'ensevelir religieusement ; ils ne peuvent l'obtenir que par une grâce spéciale. Je souffre de la demander pour ensevelir Jésus, qui est encore en vie ! Étrange prétention de la justice, qui revendique un droit sur le corps de celui qui a expié sa peine. C'est affreux pour des proches de supplier ces juges contre lesquels ils devraient se révolter, et de leur demander miséricorde pour ceux envers qui ils n'ont eu aucune pitié !

- Comptes-tu obtenir cette grâce de celui qui l'a si lâchement abandonné à l'injustice ?

- Je l'espère ! Les Gentils reconnaissent dans les larmes des suppliants la volonté de leurs dieux. J'aurais désespéré, si j'avais dû m'adresser aux

autorités juives !

- Ils auraient redouté que Jésus apporte chez les morts l'amour qu'ils lui ont défendu d'annoncer aux vivants ! Va et agis, de sorte qu'une fois conduit au seuil du Schéol, il puisse y pénétrer librement.

**S**itôt Simon dehors, Jeanne est entrée dans la salle, suivie de la mère. Mon amie était restée près d'elle pour la consoler, elle qui, comme nous tous, en avait bien besoin. En nous voyant, la mère s'est exclamée :

- Je l'avais pressenti : ils ne pouvaient laisser en vie celui qu'ils avaient condamné dès sa naissance ! J'avais souhaité qu'il parte, pour échapper à la mort. Je l'arracherai à la croix comme, à sa naissance, je l'ai sauvé du dénuement de la crèche. J'avais pourtant cru que son mariage lui ouvrirait une existence renouvelée !

- Moi aussi, mère, je l'avais espéré. J'avais imaginé quitter le pays pour m'évader au loin, parmi les nations, laissant mes oripeaux de Ruchama comme un acteur dépose son masque une fois la représentation terminée. J'aurais été l' Aimée, l'épouse de Dieu amant des hommes. Je me réjouissais que la

parabole de l'amour de Dieu trouve sa plénitude dans mon bonheur ; je découvre à présent qu'elle a assujetti mon existence à sa signification inouïe, qui me donne le vertige et m'affole. La mort seule, celle de mon époux et la mienne comme épouse, sera l'aboutissement et l'accomplissement de mon mariage.

« Filles de Jérusalem, vous n'êtes pas montées au temple quand mon époux vous a invitées à reconnaître en lui Ammi, et en moi Ruchama ! Venez maintenant au Golgotha, fêter la mort d'Ammi et la chute de son épouse. Faites résonner vos tambourins et chantez, filles de Jérusalem, la mort de Ruchama. Ôtez ma couronne, arrachez mon voile, déchirez ma tunique, exposez ma nudité comme celle d'une prostituée. Contemplez-vous en moi qui suis votre image, la fille d'Israël, la prostituée !  
« Mon père était Amoréen, et ma mère Hétiénne. À ma naissance, le cordon n'a pas été tranché et l'eau ne m'a pas inondée pour me purifier ; je n'ai pas connu les langes mais l'abandon à la nudité, parce que j'inspirais l'horreur. Alors, Dieu m'a plongée dans l'eau pure, Il m'a ointe d'huile, Il m'a revêtue de vêtements brodés et de chaussures en peau bleue. Je reçus tous les ornements : bracelets, colliers, anneau à mon nez, boucles d'oreille. J'ai été

séduite par ma beauté et je me suis prostituée. Découvrez, filles mes sœurs, votre portrait. Criez à vos anciens amants : " Venez, jugez-la comme prostituée. Elle n'est plus Ruchama, mais Lo-Ruchama, celle à qui Dieu a retiré sa grâce, la non-aimée. "

« Oh, mère ! L'amour de Dieu égare mon esprit, mais je ne renonce pas à suivre mon époux. Vois, l'anneau que j'ai reçu orne toujours mon doigt, et je vis à nouveau le jour de mes noces. J'irai auprès de lui, et le bois où son corps sera suspendu deviendra ma couche nuptiale. Je me prosternerai à ses pieds, comme jadis dans la maison de Simon, même s'il ne peut plus poser sa main droite sur ma tête. Je lèverai les yeux vers sa bouche, même s'il m'est interdit de recevoir le baiser de l'époux. Je souhaite que son dernier soupir pénètre mon cœur, pour que l'accueille l'enfant qui se forme dans mon sein.

- Un enfant ? Tu auras un enfant de mon fils ? Sois heureuse, Maria, toi par qui mon affection maternelle trouve son épanouissement : tu as relevé le défi de sa mère ! Je revois le jour où je l'ai retiré de la crèche : j'ai eu la force de préserver son corps, mais pas la grâce de ravir son amour. Tu l'as gagné, Maria, et tu le serres dans ton cœur, comme

le calice contient le nectar et le rayon de miel !

- Maria, dit Jeanne, doit être heureuse d'être enceinte, dans son malheur et sa souffrance ! Par notre grossesse nous autres, femmes, affirmons la victoire de la vie sur la mort, surtout quand la guerre, la maladie, la violence de la terre et le déchaînement des eaux présentent une menace pour le genre humain. Mais Maria jouit d'un privilège supplémentaire puisque, par cette espérance de maternité, Dieu donne aux hommes la parabole de son amour. Son enfant sera un témoignage de la vie, mais surtout un signe de cet amour.

- Dans cette même parabole, a poursuivi Jean, la mort de Jésus rappelle que la nouvelle alliance est fondée sur l'amour, qui exige que la justice et la Loi perdent leur prééminence : comme le Droit pour les nations, la Loi n'imposera plus sa domination au peuple juif. La mort de Jésus annonce la fin de la nation juive comme peuple élu. Silence sur la terre d'Israël ! On ne trouvera plus de prophètes, on n'entendra plus d'oracles de Dieu, les chantres n'entonneront plus de psaumes de louange, car Dieu ne sera plus Celui qu'on adorait ; après le Dieu qui aime à travers le jugement, viendra le Dieu qui justifie par l'amour. Privé de son élection, le peuple juif devra renoncer à ses espérances et à

ses privilèges de race, à ses lois et à ses prophéties, à ses symboles et à ses hymnes, ainsi qu'aux représentations de Dieu que, dans leurs visions et leurs rêves, les prophètes et nos pères avaient construites.

« Le Seigneur ne sera plus le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu des pères du peuple juif. On n'entendra plus sa voix tonner sur le Sinai, mais elle atteindra le cœur des hommes : on ne redoutera plus la foudre, mais le remords. Le soleil qui a brillé sur notre histoire sera sur son déclin, la nuit descendra sur Israël, ce sera la fin d'un temps !

- Pourquoi, demanda Salomé, notre soleil se couche-t-il, laissant la nuit nous envahir ? Ne se lèvera-t-il pas à l'aube d'un jour nouveau ? Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob meurt pour resurgir au-delà des représentations qu'en ont eues nos pères. Il abandonne sa foudre et son tonnerre, sa justice et sa jalousie, son attachement à la gloire d'une nation, pour manifester la majesté de son amour, qui apparut déjà à la création du monde. C'était la nuit, lorsque l'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux de l'abîme ; cependant, la lumière fut. C'était la nuit dans l'homme, encore glaise informe, et l'homme est devenu âme vivante. Tout ce

qui avait obnubilé l'amour de Dieu sombre dans la nuit. Dieu, maintenant, vient en Esprit. J'éprouve en moi la brise de cette nouvelle aurore, mon cœur frémit sous l'impulsion du chant, comme le rossignol à la lumière du jour.

- **S'**il en est ainsi, pourquoi restons-nous ici, ai-je repris. Allons au Golgotha, partager cette mort et préparer cette aube nouvelle. Nous serons les témoins de l'amour et contesterons qu'il meure en criminel, condamné par la justice de la Loi ; nous témoignerons qu'il expire en victime de l'amour ! J'étais stupide de souhaiter me rendre dans le monde des nations ! Il s'agit aujourd'hui d'un autre itinéraire, celui de la semence jetée en terre, du soleil qui déchire la nuit, de l'or fondu au feu. Allons au pied de la croix recueillir ses dernières paroles, ses ultimes gouttes de sang. Tout, de lui, doit être sauvegardé dans nos cœurs.

- Mais comment nous y prendrons-nous ? Les Romains nous interdiront d'approcher de la croix, et les Juifs ne laisseront pas dire que Jésus va mourir par amour !

- Jean ! Pour nous, les femmes, l'amour n'est pas signe de faiblesse, mais puissance de vie. Il vaincra

les Romains et résistera aux intimidations des Juifs, car il est plus fort que la mort. Si tu as peur, rejoins les autres disciples et contente-toi de regarder de loin, dans la foule des gens assoiffés de son sang. Nous, les femmes, creuset de la création de Dieu, allons-y maintenant ! Mère, viens, toi qui as toujours souhaité voir ton fils s'éloigner de ce pays : il part vers l'orient pendant que la terre retombe dans la nuit. Salomé, revêts tes habits de fête, parfume-toi, sois la plus belle des filles d'Israël pour célébrer le crépuscule. Et moi, parée comme l'épouse, j'apporterai l'eau et l'huile pour soulager ses blessures, et du baume pour parfumer son corps. Préparons-nous à saluer la vie nouvelle qui jaillit de sa mort !

## Les deux processions



our se rendre au Golgotha il fallait traverser la ville, car il se trouvait à l'opposé du temple. Les rues, très animées, étaient en fête, résonnant des cris joyeux des pèlerins en costumes aux couleurs bariolées.

Chacun tenait des rameaux d'olivier, des palmes ou des branches de citronnier en fleurs. Presque tous parlaient araméen, mais avec des accents divers. J'entendais des langues qui m'étaient étrangères. De-ci, de-là, des ébauches de psaumes, des « alléluia », des « amen » et des éclats de rire. Chacun était heureux d'avoir quitté pour quelques jours son pays d'adoption pour refaire le chemin des pères vers la terre promise. Jérusalem s'offrait en spectacle à la terre entière. Dans les rues se côtoyaient moutons, ânes chargés de prémices, chars à bœufs avec leur cargaison de cages à pigeons. Tous venaient d'horizons lointains rendre hommage à Dieu, l'unique roi d'Israël, dans le lieu qu'Il avait choisi pour demeure.

Contraints de nous frayer un chemin au milieu de la foule et des animaux, nous étions dévisagés par

les badauds, surpris de me voir habillée en mariée. Mon voile dérobaît à leurs regards mes yeux qui parvenaient difficilement à retenir les larmes. Peut-être m'imaginaient-ils plus heureuse qu'eux-mêmes, puisque j'allais au-devant de mon époux... Le jour de mes noces ! Ils ne savaient pas que, pour moi, les noces signifiaient un engagement d'amour jusqu'à la mort.

**P**arvenus à un petit carrefour, où se croisent les rues descendant du temple et celles montant au Golgotha, le son du tambour m'est parvenu. Contrairement à ce que j'attendais, il n'était pas enjoué mais triste, comme pour un grand deuil, la mort d'un personnage important ou une défaite nationale : « Tam, tam... Tam, tam, tam... Tam, tam... » Nous nous sommes retirés dans une encoignure pour voir passer le cortège. L'homme qui battait du tambour allait en tête, à pas lents et cadencés, ne regardant ni d'un côté ni de l'autre, les yeux éteints. De temps en temps il cessait de frapper, relevait la tête et s'écriait : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs ! » Puis il marchait en silence pour reprendre son souffle, battait à nouveau du tambour, criait encore les mêmes paroles. Il restait étranger à

l'événement, son visage ne laissait paraître aucun sentiment.

- Qu'est-ce que ça signifie ? Ai-je demandé à Jean. Pourquoi proclame-t-il Jésus roi des Juifs ?

- Simon nous a expliqué que Jésus a été condamné sous prétexte d'avoir tenté de se faire proclamer roi des Juifs. Ne crois pas le procureur assez injuste et naïf pour approuver ce crime, mais puisque les grands pontifes l'ont exigé en menaçant d'une révolte, il a saisi l'occasion de condamner en lui celui que les Juifs ont désigné comme roi : sa tête contre leur renoncement à la royauté et à la liberté. Il ne s'agit pas d'un acte de justice, mais d'une exécution politique !

- Jésus meurt donc pour accomplir une autre parabole de Dieu : celle de la fin du judaïsme.

- Certes, c'est l'accomplissement de cet aspect du message d'Osée que Jésus avait toujours redouté, au cas où Israël ne se serait pas converti : la condamnation de la mère.

Plusieurs affirmations du prophète revenaient pêle-mêle à mon esprit, car elles s'accomplissaient sous nos yeux :

*Le Seigneur renversera leurs autels*

*et bientôt ils diront " nous n'avons plus de roi "...*

*Car nous n'avons pas craint l'Éternel...*

*Et le roi, que pourra-t-il faire pour nous ?*

*Vous avez cultivé le mal, moissonné l'injustice,  
mangé le fruit du mensonge...*

*Vient l'aurore et c'en est fait du roi d'Israël...*

- Maria, Dieu ne voit plus en Jésus le prophète de son amour pour Israël, mais celui de la mort d'Israël par la mort de son roi.

- C'est pourquoi Dieu m'a inspiré de venir mourir aussi à cet amour, d'en finir avec Ruchama pour devenir Lo-Ruchama, comme Jésus n'est plus Ammi, mais Lo-Ammi.

**J'**ai assisté au sinistre défilé. Trois condamnés se traînaient, l'un derrière l'autre, portant sur les épaules la poutre à laquelle ils seraient attachés. Ils étaient entourés de soldats : deux en avant, deux en arrière et trois sur chaque côté. Les premiers et les derniers portaient la cuirasse, la lance, le glaive et le bouclier, comme pour la guerre ; les autres n'avaient que le glaive, mais serraient dans leurs mains un fouet, dont ils fustigeaient les prisonniers

dès qu'ils s'affaissaient ou lâchaient la poutre. Un peu en retrait du peloton marchait un soldat qu'une cuirasse étincelante et sculptée distinguait des autres. Quelqu'un me dit que c'était un centurion. Il donnait des ordres brefs, ses gestes étaient prompts et résolus, son regard fulgurant.

Jésus était l'un des trois condamnés. Il se traînait plus péniblement que les autres mais, contrairement à eux, ne proférait pas de jurons, il ne protestait même pas. Vêtu d'une tunique pourpre, couronné de ronces, il avançait en titubant, les yeux vides. On l'aurait cru aveugle, tant il collait au personnage de cette scène prophétique de la mort du roi. J'étais profondément bouleversée par sa souffrance et son humiliation, mais plus encore par la dignité et la capacité d'amour avec lesquelles il les supportait.

**J'**eus honte de moi : tandis que Jésus supportait la peine que Dieu aurait dû infliger à Israël, j'en restais exclue ; et pourtant, j'avais été appelée à figurer Israël dans sa condition d'épouse, comme lui dans sa prérogative de peuple. Puisque Jésus était humilié à cause de la destitution d'Israël, j'aurais

dû connaître, moi aussi, le rejet d'Israël comme épouse de Dieu. Je ne pouvais pas vivre en marge de ce drame, et contempler en spectatrice la fin de la parabole dont j'étais l'actrice principale. Mais comment entrer dans ce cortège, alors que je n'étais ni accusée ni accusatrice ? Je me suis mise à pleurer. En séchant mes larmes, j'ai réalisé que, depuis ma première rencontre avec Jésus, je n'avais rien fait d'autre que pleurer. J'avais donc ma place à sa suite comme pleureuse, pour me lamenter sur sa condamnation, sur la mort du roi, sur le rejet du peuple. Je me suis tournée vers Salomé :

- Que faisons-nous ici, Salomé ? Suivons le cortège comme pleureuses. Condamnées avec lui, montons au Golgotha pour pleurer la fin du peuple et la mort du roi des Juifs.

- La mort du roi ? Chérie, la souffrance te rend folle... Ce n'est pas le roi des Juifs qu'on mène à la mort, mais Jésus, ton époux ! Viens, retournons à la maison : tu ne pourras pas supporter l'atrocité de cette mort.

- Non, ma chère, je ne suis pas folle. Je n'ignore pas que les Romains conduisent à la mort celui que j'aime ! Mais sa mort est la parabole de celle du roi des Juifs ; elle manifeste le rejet d'Israël comme

peuple élu, la fin des purifications et de la Loi, la cessation de l'holocauste. Conscientes de cette mort, nous devons nous associer aux lamentations de notre mère Rachel, qui pleure ses enfants qui ne seront plus. Viens, pleure... Pleure avec moi au coucher du soleil le déclin de la journée d'Israël.

Salomé, Jeanne et la mère m'ont suivie ; Jean s'est laissé entraîner. Dévoilées, nos coiffures défaits, nous sommes entrées dans le cortège. Personne ne s'y est opposé, car la coutume interdit de porter la main sur une pleureuse, qui exprime la miséricorde de Dieu. Nos lamentations se sont fondues aux coups de fouet des soldats et aux ordres brutaux du centurion qui couvraient la proclamation du crieur : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs ! »

Nous étions à mi-chemin quand un chœur, accompagné de luths et de tambourins, s'est élevé de la foule :

Quand Israël sortit d'Égypte,  
quand la maison de Jacob  
s'éloigna du peuple barbare,  
Juda devint son sanctuaire,  
Israël fut son domaine.

C'étaient des pèlerins qui montaient au temple fêter la Pâque, la tête couronnée de rameaux et agitant des palmes. Ils venaient de pays lointains et refaisaient l'itinéraire de nos pères depuis la sortie d'Égypte. Ils jubilaient et avançaient en dansant et en frappant leurs tambourins, pour remercier de la grâce d'avoir pu fouler de leurs pieds la terre promise. Ils ne s'attendaient pas à se heurter à un autre cortège qui, sortant du temple pour livrer son roi aux Romains, s'en retournait à l'esclavage des nations. Bouleversée, convaincue que s'accomplissait sous nos yeux la parabole prophétique de la fin d'Israël et de sa dispersion dans les nations, je leur ai chanté :

Où allez-vous, joyeux pèlerins,  
chantant des psaumes au son du luth,  
au claquement de vos tambourins ?  
Vous rendez-vous au temple pour offrir  
vos dons et vos prémices  
au Dieu qui a délivré nos pères  
de l'esclavage d'Égypte ?  
Arrêtez votre marche, frères,  
mettez fin à vos chants.  
Ne le savez-vous pas encore ?

Personne ne vous l'a-t-il dit ?  
La terre que vous foulez  
n'est plus le domaine de Dieu ;  
Sion n'est plus Son sanctuaire.  
Dieu a quitté la maison de Jacob  
pour habiter parmi les nations de la terre :  
Il a élu les nations  
à la place d'Israël !

Voici le roi que le peuple jadis élu  
remet aux mains des Romains  
pour être crucifié !  
Retournez en pleurant dans les pays  
d'où vous venez en riant.  
Mettez-vous à notre suite  
pour pleurer avec nous la mort du roi ;  
versez vos larmes sur la fin  
de la maison de Jacob.

Je ne pense pas que les gens aient eu le temps de prêter attention à mes paroles : les deux cortèges se trouvaient face à face et durent s'arrêter. S'imaginant croiser un autre groupe de croyants, les pèlerins chantèrent plus fort en agitant leurs tambourins et se lancèrent dans une danse effrénée. Mais lorsqu'ils entendirent le crieur qui, imperturbable,

continuait à vociférer « Jésus de Nazareth, roi des Juifs », leurs chants se muèrent en cris d'épouvante.

Le centurion intervint promptement et fit repousser les pèlerins au bord du chemin pour laisser passer le peloton. Ainsi, après avoir traversé de si nombreuses contrées, le peuple juif de la diaspora retrouvait en terre d'Israël la barbarie à laquelle leurs pères avaient échappé en quittant l'Égypte. Ils devenaient les témoins de la reddition du peuple à la puissance des nations. Des femmes en pleurs se sont jointes à nous, s'écriant : « Seigneur, reviens sur notre terre ! Sauve le roi ! »

Dans ma douleur, je me suis sentie réconfortée : Jésus n'était pas conduit au Golgotha comme un criminel car, en le suivant, nous portions témoignage de son innocence et du mystère de Dieu manifesté par sa souffrance. Je me sentais réconciliée avec mon peuple car Rachel, notre mère, pleurait avec nous la mort de ses enfants.

## La crucifixion

 e savais le Golgotha un lieu sinistre, mais la réalité dépassait mon imagination : une esplanade légèrement surélevée au centre, évoquant un crâne, comme son nom l'indique ; rien alentour, aucune végétation ; un terrain rocailleux parsemé de trous, où des poteaux s'élevaient du sol, sans aucun ordre, offrant le spectacle d'une colline dévastée par la tempête où ne resteraient plus que des troncs et des pierrailles.

Je m'adressai à Jean : « Quelle horreur ! Ce lieu est l'image de la terre d'Israël après le jugement de Dieu. Te rappelles-tu l'oracle d'Osée ? Le Seigneur avait promis une nouvelle alliance d'amour, où le ciel exaucerait la terre, la terre le blé, le moût et l'huile. Mais puisque Israël a été rebelle à son amour, Dieu a dévasté les moissons, déraciné les vignes, saccagé les oliviers, ne laissant que troncs dénudés : une terre ravagée devenue désert, une tête rasée comme celle de la prostituée qui sera brûlée ! J'en suis toute retournée : la parabole ne fait-elle pas de moi Ruchama, la femme prostituée condamnée par la justice de Dieu à sa condition de Lo-Ruchama ? »

**S'**étant arrêtés près de l'un des poteaux, les soldats aidèrent Jésus à se décharger de la poutre. Après l'avoir déshabillé, ils le firent étendre sur le dos, puis ils fixèrent ses mains aux deux extrémités de la poutre. Alors, tirant une chaîne engagée dans une poulie placée au sommet d'une échelle, ils soulevèrent la poutre supportant Jésus et l'engagèrent dans l'encoche du poteau vertical.

Après avoir vérifié que tout était bien en place et avalé quelques gorgées de vin, ils s'assirent par terre pour jouer à la camorra : « Un, trois ! Cinq, trois ! Quatre, deux ! » Leurs mains glissaient des épaules, présentant autant de doigts qu'ils en énonçaient. Ces paris n'étaient pas un jeu, car ils avaient pour enjeu la tunique de Jésus. S'étant partagé les vêtements, ils ne voulaient pas découper la tunique, préférant la tirer au sort. « Six ! » cria l'un d'eux d'un air triomphal ; « Quatre » répondit l'autre, résigné. « Merci, dit le gagnant à l'adresse de Jésus. Je l'offrirai à ma femme, pour qu'elle s'y taille une robe. »

Je rapporte ce que j'ai vu, comme si ces faits m'étaient étrangers : le jeu des soldats m'effraya

bien plus que les premiers instants de l'agonie de Jésus ! Je me suis alors adressée à lui : " Pourquoi me suis-je attardée à la manière dont tu as été crucifié, plutôt qu'à la souffrance que tu endures ? Me suis-je laissée absorber par mon rôle de pleureuse, comme tu le fus toi-même par celui de roi ? À présent, tu assumes vraiment la mort du roi ! Je t'en supplie, cesse de figurer la parabole sacrée, descends de la croix et viens à moi ! Que m'importe que tu sois roi, si tu meurs ? "

Jésus ne m'entendait pas et, probablement, ne me voyait pas non plus. Ses yeux étaient exorbités ; son corps inerte s'affaissait ; sa respiration devenait pénible et haletante. Il ruisselait de sueur et des gouttes de sang suintaient de ses blessures.

- **M**ère, Salomé, Jeanne, pourquoi restons-nous là à regarder ? Son sang coule, et personne pour l'éponger ! S'il peut encore parler, qui l'entendra ? Sur qui posera-t-il un dernier regard, avant que ses yeux ne s'obscurcissent définitivement ? Allons près de la croix, nous qui sommes les gardiennes de son amour !

Pressées les unes contre les autres, nous nous ap-

prochions de la croix quand les deux soldats se sont levés pour nous barrer la route de leur haste et nous repousser : " Retro ! Retro ! Interdit ! " Je ne me suis pas laissée intimider. Ôtant mon voile et leur montrant ma bague, je leur ai dit : " Je suis l'épouse du condamné ; voici sa mère et ses sœurs, et voici son frère ! Nous voulons lui apporter un dernier réconfort ". Bien qu'ignorant ma langue, ils ont compris ce que nous voulions : pendant qu'un des soldats nous interdisait toujours d'avancer, l'autre a été chercher le centurion. Celui-ci s'est approché de nous et, nous saluant de sa main levée, m'a demandé avec un sourire ironique : " Es-tu donc la reine des Juifs ? " Il s'exprimait en araméen, avec une intonation très douce.

- Centurion, je suis épouse et non reine ! Je me nomme Lo-Ruchama, car je suis la fille d'Israël à laquelle la grâce a été refusée.

- Alors, vous venez en suppliantes, demander aux dieux la pitié que les hommes vous ont refusée ?

- Oui, nous supplions Dieu d'avoir pitié de nous, car le peuple nous a rejetées.

Ému, le centurion m'a regardée. Puis, comme s'il se remémorait un oracle de l'un de ses prophètes, il m'a dit : « *L'amour triomphe de toutes choses...* »

Nous aussi, inclinons-nous devant l'amour. Passez, vous pouvez aller en suppliantes, car le corps du condamné appartient désormais aux dieux.

- Merci ! Ai-je répondu avec reconnaissance. J'ai laissé retomber mon voile puis, en courant, nous avons traversé le court espace qui nous séparait de la croix. Les paroles du centurion résonnaient encore en moi : " *L'amour triomphe de toutes choses*". Qu'est devenu ce chantre, qui a parlé de l'amour comme David dans le *Cantique des Cantiques* ?

## La mort



n approchant de la croix, notre excitation était à son comble. Nous nous sentions plus heureux de consoler Jésus qu'affligés par les atroces souffrances qui le conduisaient à la

mort. Et même, Jésus ne serait-il pas réconforté par notre désir de surprendre sur ses lèvres un sourire ? Paradoxe de l'amour !

« Jésus, nous voici près de toi ! Nous y resterons jusqu'à ton dernier soupir. Avec ce linge, j'épongerai ton sang. Cette eau et ce parfum rafraîchiront tes pieds. Mes mains effleureront doucement ta peau comme jadis. Ta chair et la mienne demeureront unies.

Je le fixais pour rencontrer son regard, mais ses yeux s'étaient dérobés, éteints. Paupières closes, je tentais de le rejoindre dans son errance et son délire. Où pouvait-il être ? À Jérusalem, à Béthanie, au puits d'Agar ? Moi aussi, je divaguais sur les lointains chemins de mon existence, avide de le retrouver quelque part pour me sentir tout près de lui. Un murmure a filtré de ses lèvres : « Mère, mère ! » Où se trouvait-il maintenant ? Sa voix était si faible et fluette qu'elle m'entraînait vers son enfance, vers la solitude de la crèche. Mourant, il se trouvait de nouveau exposé comme à sa naissance. Né pour mourir ! Mais qui l'exhibe ainsi ? C'est l'« autre mère », la nôtre à tous, celle qui préparait sa mort dès son premier jour !

J'errais à travers ces pensées quand Jésus lança, cette fois d'une voix forte et accusatrice : « Mère, mère, mère ! » Des Juifs, qui se trouvaient à proximité, s'écrièrent : « Il appelle sa mère, alors qu'elle ne s'est jamais souciée de lui ! Allons la chercher pour le consoler, sans doute est-elle encore serveuse dans quelque lupanar de la ville ! »

J'ai voulu prendre Maria dans mes bras, mais elle s'est dégagée vivement : « non, ma fille, il n'appelle pas Myriam, mais Israël, notre mère qui étanche sa soif par le sang de ses enfants ». Puis elle a dit à Jésus : « J'étais là, mon fils, quand Myriam t'a exposé, je suis toujours là à l'heure où notre mère te hisse sur la croix. Je suis Maria, la fille d'Israël qui t'engendre par le sang de ta mort.

Quand tu invoquas ta mère,  
qui t'exposa dans la crèche,  
j'étais là, ô mon fils,  
pour que tu vives.  
Or que tu appelles la mère  
qui t'a exposé sur la croix,  
je suis encore là, enfant,  
pour que tu meures.

Que ton regard luise dans mes prunelles

en quittant tes yeux ;  
que ton soupir retombe sur ma bouche  
avant de retourner au souffle créateur.  
Je te garderai dans mon âme,  
moi qui ne t'ai pas porté dans ma chair :  
je t'enfanterai à la mort,  
moi qui ne t'ai pas engendré à la vie.  
Oh ! Rachel, viens pleurer ton enfant  
lorsqu'il sera dans mes bras,  
car je n'aurai plus de larme dans les yeux.

Une heure s'était déjà écoulée. Jésus paraissait apaisé, mais sa respiration était hachée ; de sa bouche grande ouverte, un râle annonçait sa mort prochaine. Autour, ce n'était que désolation et silence. Les deux soldats qui montaient la garde s'étaient assoupis, tandis que le centurion veillait, sous sa tente zébrée de bandes rouges. De temps à autre, des curieux passaient et relevaient la tête en s'exclamant : « Ah ! Il voulait détruire le temple et le rebâtir en trois jours... Maudit soit celui qui pend au bois ! » Des pharisiens l'insultaient : « Souffle sur toi-même, toi qui as ressuscité les morts par ton haleine ! » Puis ils s'éloignaient en se dandinant.

Nous effleurions ses pieds, seule partie du corps

accessible. Par nos doigts, nous gardions le contact avec lui. J'étais folle au point d'imaginer jouer de la harpe, me laissant emporter par l'inspiration la plus secrète de mon cœur. Sa chair, qui se tendait, prenait l'éclat du métal ; le sang mêlé à la sueur donnait de la patine à sa peau ; la bouche ouverte laissait apparaître sa langue desséchée. J'imagine que, dans son délire, il se souvenait du désert, des affres de la soif. Alors, ses mains pouvaient creuser le sable pour atteindre la couche humide et se saisir de racines. Maintenant, il ne goûtait que l'amertume de son palais et l'aridité de ses lèvres. Délirante d'amour, je l'accompagnais dans son désert, caressant doucement sa peau. Sous le jeu de mes doigts, j'essayais de lui rappeler la fraîcheur des ondes du lac. Salomé, elle, imaginait lui chanter la brise du matin.

Je vis alors ses yeux concentrer en un regard la lumière diffuse et se porter sur moi. En un bref instant, je me suis vue en lui, et lui s'offrait à moi. Ses lèvres réussirent à former une parole : « J'ai soif ! » Ouvrant promptement mon sac, j'en sortis une gourde qui contenait encore quelques gouttes d'eau. Courant vers les soldats, je la leur tendis. L'un d'eux saisit sa lance, y fixa une éponge qu'il

imbiba de l'eau du bidon, et l'approcha des lèvres de Jésus. L'eau ne put pénétrer dans la bouche, elle se répandit aux commissures comme des gouttes de rosée.

Jésus retomba dans son délire et je l'y suivis : « Te rappelles-tu, Jésus, notre rencontre au puits d'Agar ? Tu venais du désert, épuisé après une longue marche, les pieds ensanglantés, la bouche enfiévrée. " Jeune fille, m'as-tu dit, veux-tu me donner à boire ? " Ma cruche débordait d'eau fraîche puisée à la source. Je t'ai donné à boire, ai aspergé ton visage et ton cou ; les gouttes scintillaient sur ta manche et sur ta poitrine comme la rosée aux premiers rayons de soleil. Tu m'as regardée intensément, comme pour te retrouver dans mes yeux. Puis nous nous sommes penchés sur le puits pour contempler le jeu de nos images qui miroitaient à la surface de l'eau. Elles se sont confondues quand tu m'as embrassée. Que sont devenues nos images ainsi réunies ? Maintenant tu es ce puits où nos images sont dissimulées dans le secret de Dieu ! Je tremble, je m'anéantis dans l'angoisse, mais il m'est doux de me perdre en toi tandis que tu meurs ! »

Émergeant de mon fantasme, je me suis surprise à caresser les pieds de Jésus, que je n'avais pas encore enduits de parfum. Salomé prit dans mon sac un flacon de nard que nous répandîmes sur ses chevilles. Tout en frictionnant, nos mains se croisaient, matérialisant ainsi le cantique que nos voix étaient incapables d'exprimer. « Salomé, en ce moment même je deviens Lo-Ruchama ; la beauté a disparu de mon visage ; la lumière s'est retirée de mes yeux ; ma respiration faiblit. Nous ne sommes plus qu'un parfum qui se répand au seuil de la mort. »

Je t'ai donné à boire, en puisant l'eau vive  
le jour où tu t'épris du noir de mes yeux.  
Te séduis-je encore pour que tu demandes à  
[boire  
Quand l'eau de ma source est devenue amère ?

Soldats, humectez-lui les lèvres  
arides de soif, brûlées par le soleil.  
Il y a encore quelques gouttes  
dans la burette que j'ai remplie  
pour désaltérer sa bouche, laver ses plaies.

Sens-tu, Jésus, la douceur des baisers  
que j'ai laissés dans l'eau de mon cruchon ?

Les baisers de mes lèvres que j'ai donnés jadis  
dans la passion de mon cœur, le désir de mon  
[âme ;  
Les baisers de nos marches, les baisers de nos  
[nuits,  
les baisers baignés de larmes,  
teints de sang ?

Soleil, retire ta chaleur de sa bouche en feu,  
fais qu'elle se rafraîchisse aux gouttes de rosée  
qui ont jailli de mon cœur.

La sixième heure allait à son terme. Le ciel, jusqu'alors serein, commençait à s'assombrir, des nuages noirs montant de l'horizon. Au fur et à mesure qu'ils remplissaient le ciel, le soleil pâlisait. Jésus montrait en lui des signes de ce profond changement. Son corps devenait opaque ; il redoublait d'efforts sur ses jarrets liés au poteau, pour fixer son regard sur le ciel. Guettait-il maintenant un signe, alors qu'il s'était toujours refusé à le demander à Dieu ? Espérait-il le prodige céleste qu'il avait repoussé à ses heures les plus périlleuses ? Des éclairs zébraient l'horizon ; l'écho encore lointain du tonnerre faisait présager un courroux qui nous mettait en émoi. S'il n'espérait pas un signe

du ciel, Jésus déchiffrait au moins les signes des temps. Comment imaginer qu'il n'ait pas eu à l'esprit la parabole de Dieu, quand celle-ci parvenait à son terme ? Cette irruption de la nuit au milieu du jour ne pouvait que lui en confirmer le sens à l'approche de sa mort.

Quant à moi, même préparée à cette mort, je n'en mesurais pas toute l'étendue. Je scrutais aussi le ciel intensément. Un frémissement m'a parcourue toute entière quand je l'ai vu totalement recouvert de nuées obscures, répandant sur toutes choses une lueur blafarde, peuplée d'ombres. Soudain des ténèbres profondes violèrent les bornes imposées par Dieu au jour. Les soldats eux-mêmes cherchaient un refuge, se serrant entre eux. Un lourd silence envahit l'esplanade ; seul le perçait le grondement du tonnerre. Un âne se mit à braire, errant sans savoir où aller. D'instinct il déchiffrait, lui aussi, les signes des temps.

Nous nous sommes blottis les uns contre les autres. Jeanne, qui s'était toujours tenue près de la mère et qui m'avait suivie partout, s'est levée et, les yeux tournés vers le ciel, s'est exclamée :

Je te reconnais, ô nuit,

toi qui m'avais recouverte de ton ombre  
quand je vivais vouée aux plaisirs de la chair.  
Pourquoi fais-tu irruption au milieu du jour,  
en franchissant la marche  
qui te sépare de la lumière ?  
Le monde s'écroule-t-il pour retourner  
au chaos de ses origines ?  
Car je ne vois plus d'étendue sous mes pas,  
ni de succession de temps.  
Mes yeux n'ont plus d'éclat,  
le sourire abandonne mes lèvres.  
Le soleil se meurt dans cette nuit qui me recou-  
[vre.  
Mais je ferme les yeux  
afin que la lampe d'amour  
reste allumée dans mon cœur.

À la fin de sa plainte, debout, les yeux clos pour entrer en nous-mêmes, nous avons entouré Jeanne de nos bras. La nuit envahissait mon esprit, en elle s'évanouissaient mes désirs, mes futiles sourires. Ma vie entière se résumait en une journée, de l'aube au coucher du soleil, pour se perdre dans cette nuit sans fin, et mon « moi » quittait ma conscience, pour s'éloigner de mon existence et retrouver, par la mort, l'Être ! « Mon désir de toi,

Jésus, est si exigeant que tu ne pourras pas le supporter. Il ne sera assouvi qu'en retournant aux origines. Je t'aimerai toujours de loin, tant que tu n'auras pas retrouvé les sources de ta vie ». Dans mon cœur, je guettais le signe : « Oui, il reviendra en fils de Dieu, en vrai roi, pour mettre la nuit en déroute ». Blottie dans notre groupe, je sentais le cœur de Salomé battre à l'unisson du mien ; sur ma poitrine se répercutaient le martèlement de ceux de Jean et de Jeanne, et la respiration affaiblie de la mère. Ainsi liée à eux, je devenais une seule chair : moi et toi, homme et femme, sœur et frère, enfant et mère, un enfouissement au cœur de l'existence, qui s'épanouit en une communion du « sentir », du « vouloir », du « voir » ou du « parler ». J'attendais l'irruption de l'Être dans notre existence commune.

De nouveaux éclairs répandirent sur l'esplanade et sur la ville des lueurs sinistres. Des toitures furent emportées ; des crevasses s'ouvrirent dans le sol ; les poteaux ressemblaient à des épées gigantesques fendant l'espace, perçant les ombres en fuite. Frémissant sous cette tempête Jésus, une fois encore dressé sur ses jarrets, fouillait le ciel. Appelait-il une intervention de Dieu pour le délivrer de

sa croix ? Je sentais sur ses pieds sa tension extrême pour surmonter son épuisement. Dents serrées, il retenait sa respiration, sa gorge se contractait : il attendait le signe. Les éclairs frappaient toujours la nuit.

Alors, Jésus poussa un cri puissant et passionné : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Je voulais me pénétrer intensément de ses paroles, mais il se tut. Soudain, la foudre fendit encore les airs. Dans un violent sursaut Jésus se cabra, comme pour défier le ciel muet, puis sa tête s'inclina sur sa poitrine et son corps s'affaissa sans vie ! Je ressentis dans mes mains le poids de son effondrement.

**J**e restais agrippée à la croix. Alors, Jean s'est écrié : « Le signe ! Le signe ! » La mère et Jeanne ont repris : « Oui, le signe qui vient du ciel ! » Il faisait toujours sombre. Salomé s'est exclamée à son tour : « Voici, le ciel et la terre protestent contre l'abandon de Dieu, ils déclarent que Dieu s'est refusé à intervenir pour le délivrer ! » Puis, écartant les bras et ouvrant son manteau comme une grande aile noire, elle a pris à témoin le tonnerre

qui fracassait les airs : « Tonnerre, emporte l'écho du cri de Jésus, fais-le retentir sur les montagnes, dans les campagnes, à travers villes et villages de la terre, pour que les héritiers du Royaume sachent que le Seigneur l'a abandonné. Vous tous, pauvres, sourds, muets, boiteux, paralytiques, voyez, écoutez et venez jusqu'au Golgotha pour clamer avec moi votre révolte !

L'ayant jadis abandonné, Seigneur,  
En l'exposant tout petit dans la crèche,  
Tu as permis que comme un malfaiteur  
Soit jeté au désert pour qu'il l'assèche.

Tu l'abandonnes quand il devient meneur  
Pour expulser du temple les chevêches,  
Ou quand Judas, disciple traditeur,  
Par un baiser sa mission empêche.

Où étais-Tu lors de la Dédicace,  
Ou de l'épreuve du signe du ciel,  
De sa condamnation en contumace ?

Or il est mort, pendu sur une croix,  
Comme un homme maudit, un criminel,  
Et Tu te tais, n'élèves pas la voix !

Tandis que Salomé se lamentait sur l'abandon de

Jésus, j'évoquais ces événements comme autant de moments où j'avais moi-même été délaissée par Dieu. Tout ce que Jésus venait d'éprouver trouvait un écho dans ma propre vie : si Dieu n'avait pas permis que je sois crucifiée dans mon corps, son rejet ne m'offrait d'autre perspective que la souffrance et la solitude. Jamais ma peau ne serait lavée du sang qui avait coulé du corps de mon bien-aimé. Comme lui, j'étais dépouillée de ma personnalité et de ma dignité. Aux yeux de tous, je n'étais qu'une prostituée, la séductrice qui avait corrompu le prophète de Nazareth. Dieu m'avait ôté le voile des filles d'Israël, la couronne d'épouse, il me priverait aussi de la bague dont hérite la veuve. Je ne me nommais plus Maria, l'aimée, mais Marah, l'amère. Je n'étais plus Ruchama, mais Lo-Ruchama, privée de grâce et de miséricorde.

Je me surprénais à adresser à Dieu la prière que Jésus nous avait enseignée : « Notre Père, qui es aux cieux... » Mais tout était si désolé autour de moi, mon cœur éprouvait une angoisse si profonde, que j'en vins à me persuader que Dieu n'était pas plus aux cieux que sur terre. J'étais seule désormais, sans beauté sur mon visage ni éclat sur mes yeux : une peau couverte de poussière et tachée de

sang, un être sans âme sur une terre sans Dieu, une fleur dont la couleur, les formes, le parfum, les ombres elles-mêmes, se perdent dans l'amalgame de la nuit.

La lumière du jour éclairait de nouveau le Golgotha et la campagne environnante. Jean, qui nous avait entraînés à l'écart de la croix, nous confia : « Mes sœurs, je connais comme vous l'amertume et la désolation ; par contre, je suis convaincu que Dieu a donné le signe du ciel. En t'écoutant, Salomé, les paroles d'Osée me revenaient à l'esprit : "*Je déchirerai, puis je m'en irai. J'emporterai, et nul ne m'ôtera ma proie. Je m'en irai et je reviendrai dans ma demeure...*" La foudre a éclaté et le tonnerre a retenti, parce que Dieu a quitté Israël, comme Il était venu. Il a emporté avec lui l'éphod, la couronne du roi, et Il a déchiré le voile du temple. Auparavant, il a privé la fille d'Israël de sa bague d'épouse, de sa couronne et de son voile. Il l'a dépouillée comme une prostituée. Il a brisé le sceau du peuple élu. Désormais, en Palestine, il n'y a plus de fils d'Israël, il ne reste que des Juifs. Jésus est le signe du retour de Dieu à sa première demeure ; il a été l'ultime tentative de Dieu pour instaurer l'alliance nouvelle de l'amour ; il est devenu

la parabole du peuple abandonné. La lumière de ses yeux s'est éteinte et la parole de sa bouche s'est tarie. Il n'a plus ni beauté, ni éclat pour attirer nos regards, et son aspect n'a plus rien pour nous plaire. Méprisé et abandonné des hommes, homme de douleur et habitué à la souffrance, il est celui dont on détourne le visage. L'eau purificatrice est tarie dans les sources du temple ; le sang ne jaillit plus du corps des victimes pour le sacrifice. La vie qui s'est retirée du corps du crucifié est l'ultime purification. »

**L**es soldats s'approchèrent nonchalamment de la croix. Ayant constaté que Jésus était mort, ils allaient se retirer quand l'un d'eux, saisi d'un doute, empoigna sa lance et, d'un coup puissant, lui transperça le cœur. Un flot de sang jaillit de la profonde blessure, vif d'abord, puis clair et limpide. « Du sang ! » me suis-je exclamée, et Jean, aussi stupéfait que moi, a ajouté : « Et de l'eau ! » Les soldats s'éloignèrent, insouciant, tout était accompli !